

WALLACE RAYMOND VALENTROPP

Wallace Raymond Valentropp maudissait son oncle Raymond Flech !

Ce dernier, lui avait fait un cadeau empoisonné en lui léguant son prénom.

Pour lui, personnage excessif, c'était pire que de laisser courir une personne allergique au pollen au beau milieu d'une forêt de platanes au printemps ! Non pas qu'il n'appréciait pas son oncle, il gardait de bons souvenirs avec lui étant enfant, dans la propriété de ses parents.

Par contre, il n'avait jamais osé lui dire ce qu'il pensait de son idée .

D'ailleurs, depuis que Wallace travaillait, la distance aidant, il avait perdu peu à peu le contact avec son oncle.

Comme Wallace détestait son deuxième prénom, à chaque fois qu'il devait décliner son identité verbalement, il l'omettait volontairement.

Wallace R. était un citadin, tout ce qu'il y a de plus ordinaire. De stature moyenne, type européen, la quarantaine passée, cheveux courts châtain, sans surpoids, bref un homme anonyme dans la foule.

On ne le reconnaissait que grâce à son foulard rouge et son blouson d'aviateur en cuir, couleur caramel, qu'il ne quittait jamais dès qu'il s'agissait de mettre un pied en dehors de chez lui.

Ce qui contrebalançait un peu le verdict tranché sur son oncle, c'était le cadeau de ce foulard couleur sang, bien pratique, que son oncle lui avait offert pour ses dix huit ans et qu'il avait pris l'habitude de porter dès le début de sa carrière professionnelle. Un carré de soie, avec des taches disséminées un peu partout, de manière aléatoire, couleur or, comme la trace que laisse une goutte d'eau évaporée sur un buvard.

Dans son appartement, il avait son compagnon Ernest Le Rouge qu'il gardait dans un aquarium sphérique de la taille d'un ballon de foot. C'était un poisson rouge qu'il avait depuis des années. Il ne savait plus au juste depuis combien de temps il partageait son appartement avec Ernest Le Rouge, ni comment il était arrivé là. Cet aquarium représentait un bibelot de plus dans son salon déjà bien saturé en objets, peut être aussi une manière de compenser sa solitude. Bien sûr, la communication et l'affection qu'il portait à son bubule se révélaient plus délicates qu'avec un quelconque chien ou chat.

A l'instar de son compagnon, le poisson rouge avait les mêmes traits de caractère que Wallace; discret, solitaire et peu bavard. Cependant, Ernest Le Rouge saluait l'arrivée de Valentropp le soir par une petite bulle d'air qu'il relâchait.

Une façon de rappeler à Wallace Raymond, que l'heure de son repas approchait !

L'aquarium se positionnait sur la télé, emplacement stratégique pour le nourrir quand il éteignait son poste, avant d'aller se coucher.

Un soir curieusement, en montant vers sa chambre, il se fit la réflexion suivante:

« décidément Ernest Le Rouge a grossi, l'aquarium donne l'impression d'être plus petit ! C'est comme ces escargots, que l'on observe sans les voir se déplacer, mais si notre attention est distraite pendant cinq minutes, on se rend compte qu'ils ne sont plus à la même place ! »

Wallace pensait à sa métaphore et souriait en lui même .

On subissait de manière monotone cette régularité de journées vivaldiennes, conséquence du dérèglement climatique. Venaient dans le déroulé de la journée, au lever du jour, une brume épaisse et froide qui se réchauffait petit à petit en laissant place à une fin de matinée ensoleillée, puis un soleil de plomb s'imposait en début d'après midi.

Survenait ensuite une baisse brutale des températures dans l'après midi, entraînant en début de soirée des giboulées ou des trombes d'eau. La température continuait sa descente jusqu'au milieu de la nuit ce qui engendrait des chutes de neige peu abondantes mais qui persistaient souvent jusque tard dans la nuit.

W. Raymond habitait le quartier haut de Versaville et sa rue descendait tout droit sur la gare.

Un atout pour les retards récurrents de début de journée. Malgré la possibilité de glissades qu'aurait pu représenter la neige encore présente au petit matin, il sortait souvent en courant de chez lui.

Mohamed Kadériou gardait une place aménagée sur son bistrot-vélo, devant la gare, pour que Wallace puisse attraper son gobelet de café en urgence.

Mohamed et Wallace se connaissaient depuis une dizaine d'années. Momo, comme l'appelait W.R Valentropp, savait exactement comment doser l'américano de ce dernier; de taille médium, sans sucre, avec une pointe de lait.

Par conséquent, si Wallace n'apparaissait pas à son heure précise six heures cinquante, d'un pas régulier, il savait que le gobelet serait enlevé peu de minutes avant sept heures, à la volée. Momo ne se souciait pas pour le règlement des cafés. Soit Wallace faisait le compte en fin de semaine, le Samedi, en général, et là il prenait le temps de discuter un peu, soit Wallace réglait sa dette pendant la semaine, un matin plus calmement.

Le moment était idéal pour commencer à déguster son petit déjeuner composé de ses biscuits bio à l'épeautre, et le café de Momo, dans la navette. Il salivait en ôtant l'opercule de son gobelet de café et déchirant le sachet hermétique, aux reflets métalliques de ses quatre sablés, une fois installé sur son siège.

Ainsi Wallace, une fois assis, posait son casque sur les oreilles, écoutant la plupart du temps, sans jamais se lasser, la symphonie Fantastique de H.Berlioz. Il trempait ses sablés dans son américano, « la symbiose parfaite des papilles et des tympan ! » Pensait-t-il. Son moment bien à lui, le meilleur de la journée.

Le parcours en train se composait pour moitié de vues sur des bâtiments laids, grisâtres et mal entretenus, de nombreux auto-ponts et des bretelles d'autoroutes couleur béton sali. La pollution avait ses conséquences.

Monsieur Valentropp était un vieux garçon qui se plaisait dans sa routine "métro/boulot/dodo" et qui le rassurait. Son travail hebdomadaire l'obligeait à sortir de chez lui tôt le matin, pour emprunter la nouvelle navette suspendue de sept heures trois minutes, installée depuis peu, sur la ligne LORIAN.

Un trajet de quarante cinq minutes séparait son lieu de résidence Versaville à la métropole Paricity à trente kilomètres plus à l'est. De là, il regagnait son bureau à pied, pour finalement boucler sa journée à dix huit heures et rentrer chez lui.

A LADEFONZ, quartier d'affaires de Paricity, nouvellement rebaptisé, son travail consistait à régler des litiges entre son employeur TOUSSUR, société d'assurances, et des particuliers.

Durant les travaux de mise en place de la nouvelle ligne LORIAN, par la société TELVIA, Wallace pouvait constater que le nouveau système de rails se positionnait en parallèle de l'ancien, ce qui le réjouissait. Il ne perdait pas ses anciens repères dans la constance de ses habitudes.

Cette nouvelle technologie réduisait à néant les vibrations dues au frottement des roues sur les rails. Le tissu des sièges passagers était choisi avec goût, vert émeraude sur les bords, céladon sur la partie centrale, et jaune de Naples pour les tablettes. Les parois internes étaient d'un violet profond, améthyste.

Voilà comment Wallace voyait la suite, car depuis qu'il voyageait dans ces nouvelles rames, il avait le bonheur augmenté à contempler ces paysages grâce à ce confort. Cette rame, toute blanche, était composée de cinq wagons articulés par des caoutchouc noirs très discret, ressemblant à une chenille, toute aussi rondouillarde. Cela permettait d'offrir aux voyageurs, un volume intérieur plus important, donc plus d'aisance.

La fenêtre arrondie partait du niveau de l'assise et se poursuivait jusqu'à la verticale du passager côté couloir. Il pouvait comparer le silence et le confort, une fois assis dans le wagon, par le moelleux des tissus épais qui neutralisaient les bruits. Le choix des coloris, les matériaux, le design, tout lui semblait choisi avec bon goût.

W.R. Valentropp pour qui la réalisation de ce vitrage de navette aussi grande et courbée, demeurait un mystère, passait son temps le nez collé à la vitre, tel un pléco dans son aquarium.

Il appréciait le paysage sur son parcours, mille fois vu sans s'en lasser, à la recherche du moindre détail qui aurait pu changer depuis la veille. Il réalisait ce trajet dix fois par semaine. Sa station de train sur la ligne LORIAN étant la première, il était sûr de retrouver sa place attirée, toujours le wagon central, côté gauche dans le sens de la marche, en milieu de wagon.

TELVIA n'avait pas opté pour la vitesse sur ce tronçon de ligne, au grand plaisir de Wallace, la distance entre Versaville et Paricity ne le justifiait pas.

De ce fait, bon nombre d'agglomérations voulaient voir les navettes de TELVIA passer dans leur commune, pour récupérer une source d'énergie gratuite. TELVIA qui s'était vite développée, allait finir en tête de tableau des grosses sociétés cotées, et certainement détrôner TOUSSUR de la première place.

Les multinationales ne s'intéressaient que très peu à ces problèmes de santé ou d'écologie, sauf si l'investissement se révélait prometteur ou si effectivement, on était au pied du mur et qu'il fallait réagir rapidement. D'ailleurs ces grands groupes étaient les seuls à pouvoir se retourner aussi rapidement et sortir des solutions en très peu de temps avec leur Armada d'ingénieurs. TELVIA était de ce calibre là, celui des multinationales.

En peu de temps, TELVIA avait innové avec des nouvelles navettes de transport en commun à consommation d'énergie négative, permettant de relier les banlieues aux grandes agglomérations et en leur apportant une source d'énergie. Cette société très compétitive, restait en pointe dans ce domaine.

La chenille pendulaire développée par TELVIA assénait un coup de massue à ces concurrentes directes. Aucune autre société de transport n'avait osé investir comme Nina Tempelton, patronne de TELVIA.

La création de TELVIA consistait à positionner un chapelet d'électro-aimants sous les wagons suspendus, qui une fois alimentés, génèrent une accumulation de chaleur sous le train durant le parcours, qui était restituée à chaque station où la rame stoppait.

Wallace qui ne comprenait pas grand chose à la technologie, ne l'intéressait pas non plus. Il s'imaginait

un grand balai qui récupère de la chaleur au lieu de la poussière. C'était bien plus valorisant !

Wallace n'avait pas de doute pour la suite, TELVIA absorberait toutes ses concurrentes du transport.

« La seule chose qui manque dans ce nouveau train, pour les amateurs de café sucré, c'est la touillette ! » pensait Valentrop.

En effet, dans les anciennes générations de train, les vibrations se chargeaient de faire le travail.

Son casque vissé sur la tête, Wallace évitait de subir toutes les histoires des passagers accrochés à leur téléphone et qui racontaient leur vie sans pudeur. Lui qui gérait bon nombre de contentieux chez TOUSSUR,

Il voyait se développer un type de comportement nouveau chez les passagers. Une provocation bien calculée, souvent par des femmes. Elles parlaient beaucoup au téléphone, fort pour incommoder les autres passagers.

WR soupçonnait cette tactique pour lancer un appel auprès des tribunaux, directement depuis le bracelet, que tout le monde portait, et avoir ainsi gain de cause et toucher en compensation un pécule de dédommagement.

Les dossiers traités par Wallace Raymond à son bureau, lui permettaient de reconnaître en quelques secondes, en s'introduisant dans le train, le profil type d'homme ou de femme capable de ces exactions.

On trouvait des professionnels pour ces méthodes. Cela ne rapportait pas beaucoup, mais assurait un revenu régulier qui pouvait arrondir les fins de mois pour les plus expertes, car les tribunaux donnaient souvent raison aux femmes.

Le bracelet était devenu un objet multitâches obligatoire qui permettait de recevoir ou émettre des appels en visio, écran holographique pour récepteur télé, verrouillage par clef électronique de son appartement.

De plus TELVIA avait développé la fonction combinée du paiement automatique, par l'intermédiaire d'un lecteur laser, dès l'entrée dans un wagon, et simultanément la reconnaissance de l'identité, par l'intermédiaire du bracelet car la violence dans les transports ne cessait d'augmenter. Le bracelet était un objet qui simplifiait la vie des citoyens. Ainsi donc, Wallace Raymond Valentropp était l'identité exacte mentionnée dans la micro puce de son bracelet.

Le lieu de travail de Wallace à LADEFONZ, se situait à mi-hauteur d'une tour de cinquante d'étages. La tour TOUSSUR, était la plus élevée de cette zone d'activité. La salle de travail de Wallace se composait de neuf bureaux disposés en œuf. Se plaçait au centre de ces bureaux, un bras articulé. Au fur et à mesure que les dossiers étaient traités par Wallace et ses collègues, de nouveaux dossiers apparaissaient, descendants d'une colonne transparente et provenant de l'étage supérieur.

Un bras articulé recevait ces dossiers puis les dispatchait sur un des neuf bureaux. Les neuf collaborateurs effectuaient le même travail. Malgré l'expérience qu'il avait acquise, et son professionnalisme, Wallace.R ne souhaitait pas profiter d'une promotion. Il maîtrisait parfaitement son travail. Frida Walsh, sa cheffe de bureau ne comprenait pas ses refus systématiques. Wallace dans ce groupe était le seul homme. Son ancien collègue et ami, Oscar Otool avait été mis en cessation d'activité depuis quelques mois. Cependant il s'entendait parfaitement avec Bénédicte Toulyies placée au bureau juste à la gauche de celui de Wallace. Bénédicte prenait un malin plaisir à le taquiner, lui Wallace effacé et en minorité, parmi ces femmes .

On reconnaissait les employés les plus anciens à leur assiduité et leur abnégation à la tâche. Ils représentaient la majorité du groupe. Les jeunes arrivées ne voulaient pas trop s'investir au travail, cependant elles souhaitaient de bons salaires.

D'ailleurs, elles passaient le plus clair du temps en pause à consulter le tout dernier réseau social en vogue, MaTuVu, sur écran holographique, depuis leur bracelet. Une jeune recrue venait d'arriver depuis deux semaines dans ce groupe de travail, Nuria Sorrento. Wallace s'en méfiait comme de la peste. Il ne savait pas l'expliquer, mais il avait un don pour ressentir les gens.

Durant cette deuxième semaine, il observait que sa nouvelle collègue, assise presque en face de lui, cumulait peu de dossiers traités. Le peu de fois que Valentropp croisa le regard bleu glacier de Nuria, il se sentit mal à l'aise.

Wallace avait vite compris que Nuria avait pris la commande sur ce bras articulé qui distribuait les dossiers. Elle passait la majorité du temps à se connecter à MaTuVu sans se cacher de ses collègues, sans aucun complexe. Pourtant Nuria jetait des regards furtifs sur ses collaborateurs. Wallace se rendit compte qu'il n'était pas le seul à l'avoir vu agir de la sorte. Toutefois, aucune de ses collègues n'avait osé se plaindre. Nuria s'imposait naturellement et Wallace sentait qu'elle disposait d'une intelligence hors norme. Valentropp se demandait pourquoi cette femme perdait son temps dans ce bureau, sans intérêt pour elle.

Lors d'une pause déjeuner, alors que Wallace terminait de boucler un dossier, Nuria s'approcha de lui, vint s'appuyer à son bureau et le regarda fixement de longues secondes avec son regard incisif et insistant. Puis elle lui fit bien comprendre que s'il tentait de tout raconter à Frida Walsh, il se retrouverait en congé sabbatique imposé. Monsieur Valentropp sans répondre, comprit de suite à quoi elle faisait allusion, et n'eut aucun mal à la prendre au sérieux, lui qui était très discret. Wallace, agacé, ruminait intérieurement et sentait la chaleur lui monter au visage. Il pensait que cette rayeuse de parquet ne ferait sans doute pas toute sa carrière dans ce bureau. D'ailleurs Nuria, toutes primes confondues, était la mieux payée du groupe.

Les problèmes écologiques étaient là depuis le début du vingt et unième siècle, alors que la prise de conscience avait été tardive. L'utilisation de la technologie récente, sur cette ligne LORIAN permettait de réduire de manière drastique l'emploi du véhicule thermique, et apportait un coup fatal aux voitures. Cette locomotion d'une autre époque, créait à elle seule des nuages gris toxiques à couper au couteau, au dessus des grandes villes. La seule différence avec les nuages de pluie, c'est que ceux-ci demeuraient persistants, grossissaient toujours plus et rendaient malades des milliers de citoyens.

Ces voitures mal exploitées, durant de nombreuses décennies, étaient pointées du doigt, tenues pour responsables de la dégradation des conditions de vie des citoyens. Le marché était juteux; toujours plus de passagers à transporter puisque les véhicules thermiques se voyaient refuser de plus en plus de tronçons de circulation, en fonction des communes traversées. Plusieurs sociétés de transport s'alignaient sur ce marché pour récupérer les parts du gâteau.

Les femmes remplaçaient les hommes aux hautes fonctions dans la société, en pensant que les choses allaient évoluer dans le bon sens. Depuis des siècles, les grandes multinationales étaient dirigées par des hommes pour des résultats toujours pire.

Les grands argentiers imposaient des retours sur investissement toujours plus conséquents. Le tout profit était voué à l'échec, cela devenait évident, il fallait changer la ligne directrice et mettre les femmes au pouvoir. Ces actionnaires décideurs s'apercevaient de la dégradation des écosystèmes, et par conséquent, de la perte de rendement financier à court terme. Ils pensaient que cette demi-mesure serait suffisante, comme si repeindre les bâtiments en vert ramènerait un peu de nature dans les villes.....

En réalité les dirigeantes de ces multinationales représentaient le vrai pouvoir, agissant subtilement en laissant croire à une hypothétique démocratie. Les grandes décisions importantes et efficaces, n'étaient déclenchées que par des levées de fonds. Le pouvoir du Comité était relégué uniquement au domaine sémantique . Pour accorder un peu d'importance au Comité, ces dames décisionnaires leur laissaient quelque fois une annonce capitale à diffuser au peuple. Une aubaine, pour les politiques, quand une multinationale leur offrait la primeur d'une annonce, à apporter à la connaissance du public. Que ce fût une innovation technologique améliorant la qualité de vie ou un projet écologique salvateur.

Le Comité était composé à majorité d'hommes. Les femmes , bien plus jeunes, restaient minoritaires. Petit à petit l'âge aidant, les membres masculins du Comité étaient mis en cessation d'activité. Seul bastion encore dominé par des hommes. Un peu avant la moitié du vingt et unième siècle, le Comité se constituait du regroupement de l'ancienne Rassemblée et de l'ancien Trénat.

Les grandes PDGères estimaient que ces messieurs étaient en trop grand nombre pour un rendu d'efficacité faible. La mise en commun de ces deux groupes avait considérablement réduit le nombre de ces messieurs bien portants.

Une des grandes décisions, qui avait été prise par le Comité, consistait à remplacer le terme "retraite" , considéré comme socialement dévalorisant par cessation d'activité, beaucoup plus générique et mieux accepté par les concitoyens.

De même "chômage", trop discriminant, devenait congé sabbatique imposé. Comme toujours, quand le Comité trouvait une idée lumineuse qui faisait unanimité, ces messieurs s'autocongratulaient debout devant leur fauteuil en s'applaudissant pendant plusieurs minutes, tous réunis dans la grande salle de vote.

Les politiques, en cette fin de siècle, ne dupaient plus personne. Ces personnages publics, garantissaient l'apaisement des citoyens par leur présence, réflexe d'un ancien monde. Un peu comme des parents qui rassuraient leurs enfants.

Wallace n'entrait pas dans ces considérations, il subissait son quotidien, sans jamais se plaindre, et se contentait de son mode de vie. Malgré tout, il n'était pas naïf et comprenait très bien comment fonctionnait cette société.

Un cocktail dînatoire était organisé par Dolorès Ospic, dirigeante de TOUSSUR. On retrouvait là, une petite poignée de représentantes des gros groupes de la zone d'activité LADEFONZ. Astrid Miramar détenait la multinationale en médias et communication internationalement connue, TOUTÉCOM. Elle venait d'absorber TOUTÉCOM en peu de temps grâce à sa start-up créatrice de MaTuVu. Elle multipliait son chiffre d'affaire par deux toutes les semaines avec MaTuVu.

Le logo de MaTuVu consistait en une étoile couleur bleu céruléen à douze branches ceinturée par un anneau saturnien orange sur fond blanc. Wallace, qui n'était pas très réseau social, préférait voir le peu d'amis qu'il avait de visu. Ce symbole MaTuVu reflétait bien pour lui, la correspondance avec un microbe qui se répandait vite.

C'est Astrid qui avait remporté le marché de COM, en reboostant cette grosse zone d'activité, en arrivant par l'ouest sur Paricity. Son idée, LADEFONZ, englobait la notion de dynamisme et de mouvement qui régnait dans ce conglomérat de sociétés et surtout l'idée que tous les collaborateurs, des petites mains jusqu'aux dirigeantes se retroussaient les manches !

Une dizaine de grandes décideuses étaient présentes à cette soirée, dans le camembert-dôme vitré au dessus de cette tour TOUSSUR. Parmi elles, se trouvait Nina Tempelton, jeune dirigeante ambitieuse de chez TELVIA.

Cette soirée était l'occasion d'inaugurer le mot LADEFONZ en grandes lettres holographiques dorées de plusieurs mètres de large chacune, tridimensionnelles et pivotantes au dessus de la tour TOUSSUR. Cette réalisation, idée de Mademoiselle Miramar, serait visible par tout temps à plusieurs kilomètres à la ronde, même par forte pollution.

L'union maritale pour ces femmes avec un homme ou une autre femme, représentait une aberration et constituait un handicap sérieux au déroulé de leur carrière. Le célibat était leur marque de fabrique.

Richard Dirx, seul homme, de surcroît marié, cumulant les handicaps, ne se sentait pas très à l'aise dans cette soirée cocktail, au milieu de ce groupe de femmes célibataires. Il était surnommait par ses collègues féminines «le roi de la gasoline».

Il dirigeait péniblement le groupe MOTAL, un colosse aux pieds d'argile. Il représentait l'ancien monde, un passé révolu, et toutes ces dirigeantes de multinationales, ou de grandes entreprises en pleine expansion, narguaient d'une certaine façon R.Dirx.

Ce dernier restait volontairement à l'écart du buffet, un peu honteux, seul de son côté. Dans une époque en pleine crise écologique, MOTAL ne fournissait plus que les véhicules thermiques, de moins en moins nombreux.

Toutes ces femmes s'autocongratulèrent lorsque fût lancé la mise en route du système holographique rotatif. Astrid Miramar ressentait une immense fierté d'être applaudie. Richard Dirx, pour être un peu mieux accepté par le groupe applaudissait également.

Les cadres conseillères de TELVIA ne souhaitaient pas que N.Tempelton absorba MOTAL, un groupe en perdition, un mauvais investissement. Un peu comme si un nageur devait traverser un bassin olympique muni d'une ceinture en plomb. Tel était l'avertissement qu'entendait Nina T. lorsque la discussion abordait MOTAL. Mais Miss Tempelton voyait un avantage à ce rachat, c'était son implantation planétaire, présent dans toutes les confédérations.

On reconnaissait ces grandes dames puissantes grâce au système de lecture automatique et holographique implanté sur chacune de leur tempe, plus confortable qu'une lecture au poignet. Elles pouvaient passer jusqu'à seize heures par jour, à scruter la moindre inflexion sur les courbes de rendement de leur société, et passer si nécessaire un savon en direct par écran holographique interposé, au département responsable de ce manque d'efficacité. C'était là l'essentiel de leur travail.

On retrouvait ces bâtiments gris sales et ces tagliatelles d'auto-ponts entremêlées, en début et fin de parcours. Les lés de la tapisserie ne se raccordaient pas vraiment ! c'est ce que ce disait Wallace quand il passait de la vue de ces agglomérations à celle de ce coin de campagne, durant son trajet. Malheureusement, les brouillards de pollution ne lui accordaient pas toujours cette joie.

Mais ce qui attirait Wallace et l'entraînait dans ses rêveries, c'était en milieu de parcours, une succession de vallées, différentes les unes des autres. Il s'étonnait toujours de voir cette verdure encerclée par les constructions humaines et surtout résistante au profit que représentait tout cet espace. C'était une énigme pour lui.

La succession de vallées montrait une première petite vallée encaissée avec un ruisseau au centre et un vieux pont bas, très massif, qui faisait penser à une construction moyenâgeuse. Puis venait une vallée plus ouverte, moins encaissée avec moins de relief, laissée en jachère avec peu de fleurs présentes, et complètement couverte d'herbes sauvages probablement de la même espèce. Au loin on distinguait la clairière d'un bois diffus. Puis venait la vision d'un arbre majestueux et pluricentenaire, dans la vallée suivante, posé au beau milieu de collines. « Celui-la, mon ami, est au minimum dix fois plus vieux que moi ! » pensait Wallace.

On pouvait observer d'autres arbres clairsemés dans ce décors, mais ce chêne immense retenait la vue, et les autres arbres restaient insignifiants. Malgré la longue distance entre le train et cet arbre, Wallace le devinait d'une hauteur imposante.

Certaines collines étaient plantées d'une monoculture dorée en cette époque qui semblait être du blé. Des clôtures à l'ancienne, composées de piquets de bois, barbelés, ronces et épine-vinettes délimitaient les parcelles.

Curieusement, la vue de ce chêne, déclenchait en Wallace le souvenir de l'odeur entêtante des tilleuls en fleur, qui bordaient la propriété de ses parents, souvenir de son enfance.

Ce matin plus particulièrement, un frisson lui parcouru le bas du dos. Les trompettes de l'allegretto dans la marche au supplice de la Symphonie Fantastique de H.Berlioz jouaient concomitamment avec la vue de ce vieux chêne bien ancré, dominant son espace. Le frisson se répandait comme une vague qui remontait depuis les reins jusqu'aux épaules, donnant à Wallace, un bonus joie de vivre et optimisme pour la journée !

Or un matin d'automne, alors que Wallace avait un peu d'avance , en sortant de chez lui, il réussit à échanger quelques mots avec Momo et régler ses cafés non débités. Il pris place sur son siège favori et contempla machinalement , sans y porter une grande attention, tous ces rubans d'autoroutes, qui entouraient les bâtiments, tels des boas étouffant leur proie, dans ces villes tristes. De nombreuses voitures étaient à l'arrêt, sur ces auto-ponts, klaxonnant par réflexe.

Puis vint le paysage de campagne, qui sembla le sortir de sa torpeur. C'était une journée dénuée de brouillard. On avait la chance de pouvoir apprécier la lumière rasante et dorée de début de matinée, sur fond de ciel très sombre, qui inondait les champs mais aussi son vieil ami le chêne. Il possédait encore quelques unes de ses dernières feuilles, encore mouillées, reflétant par endroits les rayons du soleil.

Au début Wallace n'y porta pas une grande attention, mais ces reflets de lumière lui parurent étranges, beaucoup plus scintillants, comme des reflets de lumière émis par un diamant, et il se rendit compte que la lumière provenait directement de l'arbre.

Puis il se sentit plus léger, comme en apesanteur. Les passagers autour de lui, semblaient indifférents, comme s'il devenait invisible à leur yeux, insensibles à ce qu'il ressentait. Il était comme aspiré en direction du vieux chêne sans pouvoir décider quoi que ce soit, et il voyait les passagers se mouvoir de plus en plus lentement. Il était comme aimanté. Il ne sentait plus son corps et passa à travers la vitre de la navette sans souci. Petit à petit, il se levait dans les airs, et voyait derrière lui le train qui réduisait son allure jusqu'à s'arrêter.

Tout autour de Valentroppe était en suspend, même les oiseaux. Lui seul continuait son parcours tranquillement vers l'arbre multiséculaire.

Il vit cet arbre se rapprocher dangereusement, son tronc grossissait rapidement. Comme Wallace craignit le choc, il se protégea le visage de ses avant bras.

La peur lui fit fermer les yeux quelques secondes, mais ne sentant pas le choc, il ouvrit les yeux, et tout lui paraissait sombre autour de lui. Il ne distinguait ni la lumière dorée du jour, ni les champs tout autour.

Ses yeux s'accoutumaient peu à peu à une faible lumière feutrée qui semblait provenir de l'intérieur de ce chêne. Il était maintenu en lévitation à l'intérieur du tronc, et ressentait toutes les sensations que vivait cet arbre. Ses cheveux captaient les moindres sensations du vent dans les branches et les feuilles.

Il devinait ses pieds comme enfouis dans la terre, au frais, sans avoir la moindre idée de la profondeur, mais d'instinct il savait qu'ils étaient très profondément enterrés.

Wallace n'était pas terrorisé, il absorbait juste ces nouvelles sensations, et sans savoir comment il partageait et comprenait le fonctionnement de son respectable ami. Il possédait une infinité de branches-bras, tel un poulpe puissance dix !

W.Raymond ressentait le déplacement de la moindre goutte de sève dans cet immense être.

La plus petite surface de cet arbre représentait un capteur sensoriel. Il comprenait que les grandes quantités de sève descendantes en cette saison, préparaient son hibernation, et le sacrifice fait, de ne plus alimenter ses ultimes feuilles. Wallace R. pour un temps était devenu chêne. S'il en éprouvait le besoin, grâce à ses pieds-racines, il pouvait boire ou manger. Même le soleil encore faible en ce début de matinée, réchauffait ses plus fines branches-bras.

Il n'avait pas besoin de voir le temps qu'il faisait dehors, tous les capteurs de l'arbre lui donnaient une information très précise. Il arrivait à anticiper le temps qu'il ferait dans les prochaines heures.

Cependant Wallace avait aussi accès à la mémoire de l'arbre et il réalisait que l'évolution des conditions climatiques, sur plusieurs décennies rendaient l'existence difficile pour l'arbre. Le chêne lui montrait son environnement, ainsi que les données stockées à travers le temps depuis sa longue existence, telle une bibliothèque.

Des vallées à perte de vue, des agglomérations effacées, un siècle auparavant. Plus Wallace consultait le passé lointain de ce beau chêne, plus il réalisait combien la faune et la flore étaient denses, le climat plus stable et plus constant.

Valentroppe s'imprégnait de cette atmosphère ; animaux terrestres, multitudes de plantes et de fleurs, une grande diversité d'insectes, rongeurs, oiseaux très divers. La plupart, il les reconnaissait que grâce à sa curiosité, par l'intermédiaire de documentaires télévisuels ou de livres feuilletés.

Valentroppe n'aurait pas su dire combien de temps il était resté figé dans cet arbre.

Le voyage retour se fit du même mode, et il soupçonna, en voyant la navette et cette lumière du jour, que le temps reprenait son cours à l'endroit exact où il l'avait laissé.

W.R, sur la fin de son parcours, regardait les passagers de son wagon médusé. Presque avec du mépris, ne comprenant pas pourquoi ils ne se rendaient pas compte de ce que lui venait de traverser !

Arrivé au bureau, sa collègue de travail, Bénédicte se moqua de lui. Elle lui demanda si c'était une femme qui l'avait mis dans cet état. Wallace ne répondit pas, n'étant pas sûr que sa collègue de travail s'adressa à lui. Cette soirée là, en allant se coucher, encore troublé par son expérience, il redescendit nourrir Ernest Le Rouge qui attendait après son repas.

Durant les trajets suivants, Wallace devenait plus attentif aux paysages. Il tentait d'imaginer ce que serait cette campagne avec tous ces animaux sauvages et cette multitudes de fleurs ressentis durant son expérience insolite.

Il comprenait pourquoi dans ces vallées, on ne voyait que peu de jeunes arbres et quelques poignées de plantes sauvages, toutes identiques, envahissant les collines.

Ces jeunes arbres ne supportaient plus des variations de température si brusques durant la journée pour se développer, prendre suffisamment de force, et grandir.

Il buvait son café, baigné dans une ambiance de musique classique, et croisa la vue de son vieil ami, le chêne. Une larme perla sur sa joue.